

toucher à ces dernières que par incidence. Mais il arrive justement, on le notait, que ces frontières trop bien tracées soient débordées, que l'observation scientifique et l'intuition poétique — en dépit de ce que pensent des esprits étroits et sectaires — se mêlent et se confondent. Buffon, que les vrais savants n'ont pas coutume de tenir en mépris, qui, un siècle d'avance, a été l'annonciateur de vérités encore à peine révélées, Buffon est cependant un poète admirable. Or, Buffon a une descendance, et il est possible que ce rameau fleurisse et fructifie avec un éclat et une abondance inattendus.

Il est vrai, nos limites, très larges, sont mouvantes, malaisées à fixer. Il existe pourtant une borne qui est une pierre de touche. Le champ de cette chronique s'arrêtera où cesse la poésie.

Notre dessein sera de rendre ici au mot *Chronique* son sens le plus plein, le plus ample. Ecrire une Chronique de la Nature, ce sera, ce tâchera d'être : saisir et noter, à mesure qu'ils passent sous nos yeux, les faits, les images et les livres où, à travers l'homme, humble ou magnifique, s'élève le chant de la Création.

YVES FLORENNE.

MUSIQUE

Reprise de la vie musicale. — Le *Requiem* de M. Guy Ropartz à la Société des Concerts. — Première audition de la *Suite pour un jour d'été*, de Mlle Jeanne Leleu (Orchestre National de la Radiodiffusion). — Remarques sur les émissions musicales.

Timidement, avec des moyens réduits, la vie musicale reprend. La mobilisation a désorganisé les orchestres et les troupes lyriques. Il a fallu combler les vides, résoudre des problèmes qui semblaient insolubles, assurer l'abri éventuel des spectateurs en cas d'alerte, ajuster les programmes aux horaires imposés par les services des transports. Comme au temps de nos arrière-grands-pères, l'Opéra joue à six heures et la soirée s'achève vers dix heures. On coupe et on taille. Héroïnes et héros sont soumis aux restrictions : Roméo n'a plus le temps d'épouser Juliette. Mais malgré ces coupures, les spectacles de nos deux théâtres lyriques sont bons, généralement; le public, d'ailleurs, est chaleureux et empressé :

toutes les places disponibles sont occupées (on en a limité le nombre pour des motifs de sécurité). Même assiduité des habitués des concerts, mais les musiciens, du moins beaucoup d'entre eux qui jouent en matinée au théâtre, ne peuvent tenir leur partie au concert qu'après cinq heures et demie. Il en résulte un synchronisme encore plus complet et plus regrettable qu'en temps de paix. Colonne et Lamoureux ont fusionné comme en 1916, et sous la baguette de M. Paul Paray, occupent la scène du Châtelet; la Société des Concerts, qui nous fut rendue dès novembre, a même tenu à honneur de donner en première audition une œuvre fort importante. J'ai parlé ici du *Requiem* de M. Guy-Ropartz lorsque l'orchestre de M. Rhené-Baton l'a joué, sous la direction de l'auteur, il y a six mois. Mais cette exécution pour les concerts de nuit de la radiodiffusion, si large qu'en ait été l'audience, ne pouvait consacrer l'ouvrage nouveau comme son inscription au répertoire de la Société des Concerts. Sous la direction de M. Charles Munch et avec le concours de Mlle Elyett Schenneberg et de la Chorale des professeurs de la Ville de Paris, le *Requiem* de M. Guy-Ropartz est apparu en pleine lumière. Si je changeais quelque chose à ce que j'en ai dit le 1^{er} juin, ce serait pour constater qu'une seconde audition me l'a fait admirer plus encore. Il en est toujours ainsi des grandes œuvres, longuement méditées et remplies de ces trouvailles où se révèle une personnalité originale et forte : plus on les connaît, plus on y trouve de quoi satisfaire et émouvoir son esprit. Ecrire un *Requiem*, après tant d'autres qui nous ont donné des chefs-d'œuvre pathétiques, résignés ou berceurs, est une entreprise audacieuse. On ne peut qu'être reconnaissant à M. Guy-Ropartz d'avoir eu cette audace. Il y a trouvé l'occasion d'exprimer avec un art accompli et une simplicité souveraine, des sentiments d'une élévation rare. Ce *Requiem* est destiné à prendre place auprès du *Requiem* de Fauré (auquel il ne ressemble point, d'ailleurs). Il honore la musique française. M. Charles Munch l'a conduit avec cette souple autorité, avec cette sollicitude et cette intelligence qui donnent à ses exécutions un relief et une clarté, une justesse d'expression qu'on ne saurait trop louer. Mlle Elyett Schenneberg a chanté la partie d'alto solo dans un très beau

style. Quant à la chorale, elle est digne du musicien accompli qui en dirige les études, M. Roger Ducasse.

§

A Rennes où les services de la Radiodiffusion ont trouvé asile pendant les hostilités, l'Orchestre National — conduit ce soir-là par M. Eugène Bigot — a donné la première audition d'un nouvel ouvrage symphonique de Mlle Jeanne Leleu, **Suite pour un jour d'été**. Encore que la transmission de cette pièce ait été déplorablement coupée, au début, pour laisser l'antenne répandre des nouvelles assaisonnées de leur sempiternel commentaire, les restes qu'on nous a servis étaient tout à la fois d'une importance et d'une qualité telles qu'ils suffisaient à faire ranger cette *Suite* parmi les productions les meilleures de nos musiciens. Depuis ses débuts, Mlle Leleu n'a cessé de montrer les dons les plus rares. Elle est en possession d'un « métier » qui lui a valu le Prix de Rome, et ce métier est au service d'une artiste véritable. La musique de Mlle Leleu a tout à la fois une vigueur qui ne passe point pour une vertu féminine ordinaire, et une grâce parfaitement exempte de fadeur. Cela, les *Transparences* et le *Concerto* nous en avaient donné des preuves éclatantes. Mais il y a quelque chose de plus encore dans la *Suite pour un jour d'été*, et c'est une plénitude, une maturité des idées et de la forme, toutes sortes de qualités qu'on rencontre rarement associées dans un aussi parfait équilibre. L'orchestre, traité en perfection, révèle non seulement la science du compositeur, mais encore une originalité du meilleur aloi. Lorsque les grandes associations feront à cette *Suite* l'accueil qui lui est dû et nous permettront de l'entendre en entier, j'aurai l'occasion d'en reparler en détail. Je tenais aujourd'hui à saluer sa naissance, et à dire, une fois de plus, le mérite de l'Orchestre National.

§

Cette mutilation d'un ouvrage symphonique que je constatais à l'instant n'est pas — hélas! — une exception. La Radiodiffusion française mérite tout à la fois les plus grands éloges et les reproches les plus graves. Les éloges vont aux

services artistiques, à ceux qui nous ont donné d'admirables exécutions, aux orchestres et à leurs chefs éminents; des ouvrages mal connus ont trouvé, grâce à leur incessant effort, une audience étendue; des chefs-d'œuvre en léthargie ont repris vie; des « cycles » ont fait passer toute la production des maîtres français et étrangers et permis ainsi des rapprochements et des comparaisons que jamais, en aucun temps, il n'avait été possible de faire. Tout cela représente une dépense de talent et d'énergie peu commune. La guerre n'a qu'insensiblement arrêté cet effort. Mais pourquoi faut-il que les émissions musicales et littéraires soient regardées comme l'accessoire, alors qu'elles sont en vérité l'essentiel de notre propagande? Ce n'est pas le « commentaire » des événements du jour, fût-il dit par un « speaker » prétentieux, qui sert à l'étranger la cause française et porte témoignage de notre culture. C'est, qu'on le veuille ou non, la diffusion des ouvrages de notre littérature et de notre musique. Et l'on comprend mal que, toujours, les émissions artistiques soient traitées en parentes pauvres.

RENÉ DUMESNIL.

NOTES ET DOCUMENTS LITTÉRAIRES

L'anniversaire de la naissance de Lermantof. — La Russie vient de commémorer le cent vingt-cinquième anniversaire de la naissance de son plus grand poète Michel Jourievitch Lermantof (ou Lermontof). Je dis bien : la Russie, et non l'U. R. S. S., car la presse russe à l'étranger a consacré à cet événement une attention pour le moins aussi considérable que celle de la Soviétie.

On a qualifié Lermantof de Byron russe; c'est une comparaison assez exacte pour l'un des côtés de ce caractère et de ce génie étranges, pour cet élément d'imitation, qui est la marque de la jeunesse. Il ne faut pas oublier, en jugeant ce poète, qu'il n'a eu qu'une vie très brève pour étudier, aimer, faire la guerre et... écrire. Toute son œuvre, qui a servi, en somme, de point de départ à la littérature russe, tient en une dizaine d'années; ses poèmes les plus merveilleux et sa production de romancier se condensent dans l'espace d'à peine cinq ou six ans.